



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

20/21 | 2000

Varia

« Mon cerveau est, comme dans un crâne de verre » : Emile Zola sujet d'Edouard Toulouse

Jacqueline Carroy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/215>

DOI : 10.4000/rh19.215

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2000

Pagination : 181-202

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Jacqueline Carroy, « « Mon cerveau est, comme dans un crâne de verre » : Emile Zola sujet d'Edouard Toulouse », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 20/21 | 2000, mis en ligne le 07 décembre 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/215> ; DOI : 10.4000/rh19.215

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

« Mon cerveau est, comme dans un crâne de verre » : Emile Zola sujet d'Edouard Toulouse

Jacqueline Carroy

Sous une forme abrégée, ce texte a fait l'objet d'une communication au Congrès d'histoire « Neurosciences et psychiatrie par-delà les frontières », en septembre 1999 à Lausanne. Je remercie chaleureusement Colette Becker, qui a accepté de me recevoir le 23 mars 1999, qui m'a fait partager sa connaissance inégalée de Zola et qui m'a surtout proposé des pistes de recherches fécondes. Cette étude lui doit beaucoup. Je remercie également Jean Bone pour les remarques stimulantes qu'il m'a faites à Lausanne et dont j'ai tiré un grand profit.

- 1 Dans une lettre datée du 15 octobre 1896 et parue en troisième page du *Figaro* du 31 octobre, Emile Zola autorisait solennellement la publication d'une « enquête médico-psychologique » le prenant comme sujet et menée par Edouard Toulouse, jeune psychiatre d'à peine 30 ans, peu connu jusqu'alors mais déjà au seuil d'une brillante carrière. Le journal présentait cette « belle lettre », qui déliait par avance Toulouse du secret médical, comme une « profession de foi ». Le lendemain, la *Revue de Paris* republiait la « belle lettre » suivie de « l'observation de M. Emile Zola »¹, des bonnes feuilles d'un livre signé de Toulouse qui parut dix jours plus tard et qui, ainsi lancé, obtint un succès éditorial. Dans cet ouvrage intitulé *Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie. Introduction générale. I. Emile Zola*², la lettre de Zola, ainsi publiée une troisième fois, était suivie d'une très brève note de l'auteur. Ces deux textes servaient de prologue au livre, qui comportait une courte préface datée de septembre 1896, une « Introduction générale » d'une centaine de pages reprenant la vieille question des rapports du génie et de la folie, puis « L'observation de M. Emile Zola ». Selon le plan classique d'une étude médicale de cas, cette seconde partie de près de 200 pages examinait rapidement les « antécédents héréditaires » et les « antécédents personnels », et passait ensuite à l'examen actuel, « physique » et « psychologique », du sujet. L'examen psychologique à lui seul occupait plus de 100 pages et faisait appel à toute une batterie d'expériences et de tests. Enfin une brève « conclusion » se présentait

comme un essai prudent de diagnostic concernant Zola et de réponse partielle à la question de « l'introduction générale ».

- 2 L'ouvrage était l'aboutissement d'une assez longue histoire. Pendant un an, un écrivain mondialement célèbre de plus de 56 ans avait accepté de se plier à toutes les mesures et aux investigations les plus minutieuses, les plus ennuyeuses et les plus indiscretes sur son corps et son psychisme pour devenir le premier sujet d'une vaste enquête en plusieurs volumes concernant des écrivains, des artistes et des savants, qui ne donna lieu finalement qu'à la publication tardive, en 1910, d'un autre livre consacré à Henri Poincaré, sur lequel Toulouse avait mené des investigations en 1897³.
- 3 Dans sa « profession de foi », Zola écrit à Toulouse : « Et, certes, je vous donne bien volontiers l'autorisation que vous désirez, en contre-signant vos pages, comme authentiques et vraies ». Ainsi devient-il le témoin qui authentifie une vérité scientifique. La véridicité de sa contre-signature est elle-même renforcée par une déclaration appuyée de transparence : « Mon cerveau est comme dans un crâne de verre, je l'ai donné à tous et je ne crains pas que tous viennent y lire », qui se conclut par l'affirmation : « J'accepte la vérité ». Zola poursuit par un aveu : il veut changer une image publique malmenée. Il dévoile son « malin plaisir » à rectifier la caricature de « bœuf de labour » et de « malotru » qu'on lui a collée à la peau. Il s'expose comme un « pauvre écorché », tourmenté par le doute et l'angoisse, tout à fait différent de la brute qu'on a surimposé à sa « guenille ». La lettre se termine par des remerciements : « Merci d'avoir étudié et étiqueté ma guenille. Je crois bien que j'y ai gagné »⁴.
- 4 Dans l'ouvrage publié fin 1896, comme en réponse à Zola, le docteur Toulouse présente brièvement la règle qu'il s'est donnée de demander l'autorisation de son sujet et de lui faire lire son observation au préalable. C'est en termes analogues à ceux de l'écrivain, d'authenticité de l'observation et de vérité scientifique, que le savant justifie son projet, mais avec un ton sobre qui contraste singulièrement avec l'éloquence de la « profession de foi ». Le médecin, conclut-il, « dira la vérité, simplement »⁵. Ainsi Zola et Toulouse sont mis (se sont mis ?) symétriquement et ostensiblement en posture de desservants d'un même idéal : la vérité, tel est le *leitmotiv* qu'ils se renvoient en écho, l'un selon le style flamboyant d'un homme de lettres et l'autre selon le style simple du savant. La vérité d'une contre-signature littéraire et celle d'une signature scientifique apparaissent comme destinées à se renforcer mutuellement.
- 5 Revenons à l'image du crâne de verre. En bon réaliste, Zola peut penser à son cerveau conservé dans un bocal, à l'instar de ceux des membres de la Société d'autopsie (dont Toulouse parle avec sympathie dans son enquête), qui s'engageaient à léguer leurs encéphales à la science après leurs morts. Mais Zola était aussi visionnaire. Par ce cerveau devenu visible, il met peut-être aussi en scène une science-fiction phrénologique qui, supprimant l'obstacle du crâne, permettrait d'accéder directement à la physiologie cérébrale d'un vivant.
- 6 Ce cerveau vu en transparence rappelle aussi une métaphore optique récurrente chez Zola. Dans une lettre célèbre du 18 août 1864, il décrit ainsi son esthétique : « Toute œuvre d'art est comme une fenêtre ouverte sur la création, il y a, enchâssé dans l'embrasement de la fenêtre, une sorte d'écran transparent, à travers lequel on aperçoit les objets plus ou moins déformés, souffrant des changements plus ou moins sensibles dans leurs lignes et dans leurs couleurs. Ces changements tiennent à la nature de l'écran. On n'a plus la création exacte et réelle, mais la création modifiée par le milieu où passe son

image »⁶. Au travers d'une vision limpide derrière la vitre s'interpose l'influence de ce qu'Hippolyte Taine, l'un des grands inspirateurs littéraires de Zola, identifie comme l'influence de la race, du milieu et du moment. De sorte que Zola définit l'œuvre d'art comme « un coin de la nature vu à travers un tempérament ». L'image paradoxale d'un écran transparent, mise en écho avec celle du crâne de verre, me servira de fil d'Ariane.

- 7 Je situerai la recherche de Toulouse dans une histoire plus générale de la psychiatrie et de la psychologie⁷. L'investigation participe de l'édification de savoirs sur le psychisme qui se revendiquent comme « objectifs » à la fin du XIX^e siècle. Or, si l'on veut asseoir une ou des sciences qui ne reposent plus sur la seule introspection mais sur l'interrogation et l'observation d'autrui ainsi que sur l'expérimentation et la mesure, il faut trouver et inventer des sujets qui donnent matière à publication scientifique⁸. Les patients des asiles et des hôpitaux ont fourni, comme on sait, une réserve de sujets captifs à la disposition des psychiatres et des psychologues. Mais aussi, comme on le sait moins, certains hommes célèbres ont servi de sujets volontaires. À cet égard, l'enquête de Toulouse est caractéristique d'un programme scientifique fin de siècle. Car Zola n'est pas, loin s'en faut, le seul écrivain de l'époque qui ait accepté de s'offrir à la science. Il est néanmoins sans doute le plus illustre, et surtout celui sur lequel les investigations ont été les plus longues, les plus minutieuses et les plus retentissantes.
- 8 Si l'on met en regard l'enquête avec la correspondance qui se noua autour d'elle et avec des récits zoliens contemporains, on peut évoquer une invention à deux à multiples facettes qui rendit possible la transformation d'un écrivain célèbre en sujet. Pour éclairer cette invention, je tenterai de rendre compte de ce qui, antérieurement, l'avait rendue possible. Puis je m'intéresserai au déroulement de l'investigation, à l'enquête publiée et enfin à sa réception. Ainsi passerai-je alternativement du côté de chez Toulouse et du côté de Zola pour tenter de relier le côté de l'art et celui de la science. Car l'évocation de la rencontre entre un jeune psychiatre et un écrivain célèbre renvoie tout autant à l'histoire de l'invention de sujets qu'à celle des rapports entre psychopathologie et littérature au XIX^e siècle.

Supériorité intellectuelle et névropathie à l'épreuve de l'expérimentation

- 9 Lorsqu'il contacte en 1895 des gens célèbres comme Émile Zola, Alphonse Daudet, Puvis de Chavanne, Rodin, Dalou, Saint-Saëns, Berthelot, Jules Lemaître, Edmond de Concourt⁹, Toulouse ne dispose pas encore tout à fait d'une assise institutionnelle. Médecin-adjoint à l'asile de Sainte-Anne à Paris, il ne deviendra qu'en 1897 médecin-adjoint avec les fonctions de médecin en chef, puis en 1898 médecin en chef de l'asile de Villejuif. Il y créera alors en 1899 un laboratoire de psychologie expérimentale dépendant des Hautes études à partir de 1900¹⁰. Pour l'heure, en 1895-1896, il existe en France un seul laboratoire de « psychologie physiologique », comme on disait alors, à la Sorbonne, fondé en 1889 et dirigé par le psychologue Alfred Binet, qui n'est pas médecin mais physiologiste de formation. Les deux institutions fusionneront après la mort de Binet en 1911.
- 10 Deux nouvelles méthodes, venues des pays anglo-saxons, sont expérimentées par le Laboratoire de la Sorbonne : les *mental tests*, dont Alfred Binet est en train de se faire en France une spécialité, et l'enquête reposant sur la réponse à des questionnaires. La

mesure des aptitudes psychologiques se déroule plutôt dans un laboratoire et suppose souvent l'usage d'instruments scientifiques. Les questionnaires peuvent être diffusés par les revues scientifiques ou les journaux et les réponses en sont recueillies plus ou moins anonymement. Cette pratique rencontre la vogue nouvelle de l'interview dont les journaux français viennent d'importer le mot et la pratique. L'une des cibles favorites des journalistes est alors Émile Zola qui accepte inlassablement de donner des interviews tout en manifestant son scepticisme par rapport à cette pratique¹¹.

- 11 Zola a ainsi accueilli favorablement en 1892 le jeune Georges Saint-Paul, un élève du maître de l'anthropologie criminelle Alexandre Lacassagne, et il a accepté de dicter un texte répondant à un questionnaire sur le « langage intérieur ». Cette auto-observation parut aussitôt dans la presse et devint le « joyau » de la thèse que Saint-Paul soutint le 28 décembre 1892 et publia cette même année¹². Zola fit aussi deux autres cadeaux à ce jeune médecin : il lui donna la confession qu'un jeune inverti italien lui avait envoyée et il accepta de rédiger une lettre préface au livre que, sous le pseudonyme de Laupt, celui-ci publia sur l'inversion¹³. Alfred Binet, qui avait apporté une collaboration à l'investigation de 1892, s'est lui-même ensuite lancé courant 1894 dans une enquête sur des auteurs dramatiques célèbres de l'époque (Alexandre Dumas fils, Alphonse Daudet *etc.*). Il a mené une longue investigation sur et avec le dramaturge François de Curel¹⁴. Ces études inaugurent le premier volume de *l'année psychologique*, la nouvelle revue publiée en 1895 pour faire connaître notamment les travaux du laboratoire de la Sorbonne. Binet ne semble pas avoir cherché pour sa part à enquêter sur Zola.
- 12 Toulouse se doit donc de faire mieux que l'élève de Lacassagne et de continuer une enquête sur Zola qui n'avait été que fugace, bien qu'elle ait fait un certain bruit dans les journaux. Il se doit aussi de surpasser scientifiquement Binet, qui s'est contenté, selon lui, de faire des études « trop passives »¹⁵ sans investigation clinique. Binet n'avait en effet pas fait passer à ses sujets-écrivains les tests qu'il était alors en train d'inventer pour les enfants des écoles, mais il les avait soumis à des questionnaires et surtout à ce qu'il appelait des « conversations méthodiques ».
- 13 Toulouse a publié en 1896 un livre remarqué sur les causes de la folie¹⁶. Il s'y montre circonspect par rapport aux « prédispositions vésaniques », notamment héréditaires et redonne leur importance aux causes que Charcot baptisait « d'occasionnelles » et qu'il rebaptise en l'occurrence de « causes directes ». Après s'être intéressé aux causes de la folie, il passe donc à celles du génie...
- 14 Dans l'introduction générale du livre de fin 1896, Toulouse s'attaque à la vieille thèse, soutenue par Lelut et surtout par Moreau de Tours, de la parenté ou de l'identité du génie et de la folie. Toutefois il la réactualise en terme plus précis et plus moderne de supériorité intellectuelle (la notion de génie lui semblant vague et contradictoire) et de névropathie, entendue comme un excès de sensibilité du système nerveux, à laquelle il rattache la neurasthénie, nouvelle affection nerveuse décrite par le médecin américain Beard et devenue très à la mode. À l'époque Cesare Lombroso identifie plus ou moins génie et épilepsie. Il est le principal adversaire de Toulouse, qui lui reproche de surévaluer le rôle de l'hérédité et de la dégénérescence, et surtout de s'en tenir, comme beaucoup de ses confrères, aux témoignages et aux anecdotes invérifiables. Le portrait médico-psychologique rétrospectif de l'écrivain est alors un genre prospère : Rousseau ou Maupassant sont une cible privilégiée pour les médecins¹⁷. Toulouse oppose à la méthode historique lombrosienne peu fiable sa propre méthode d'observation directe.

- 15 Il entend donc innover scientifiquement et par rapport aux psychologues non médecins et par rapport aux médecins. Il veut en effet faire une enquête armée qui ne soit pas un simple questionnaire ou une simple conversation méthodique, et il veut aussi évaluer *in* et directement, et non *post tem* et par oui-dire la supériorité intellectuelle dans ses relations à la névropathie.
- 16 La circonspection du jeune psychiatre par rapport au thème de la dégénérescence et de l'atavisme ancestral chers à Lombroso s'appuie probablement sur un lamarckisme discret qui lui permet d'insister sur l'importance des acquis de l'éducation et de l'imitation, identifiés à un progrès. Il s'affirme, comme beaucoup de ses confrères, résolument réductionniste par rapport à la psychologie qu'il identifie à une physiologie cérébrale certes très imparfaite mais appelée à se développer. Zola, le premier de ses sujets, doit apparaître avant tout comme un organisme, un système nerveux et un cerveau, même si l'exploration de ce cerveau demeure presque inaccessible.

L'homme derrière l'œuvre et l'œuvre symptôme de l'homme

- 17 Pourquoi Zola fut-il amené à accepter d'inaugurer l'enquête du docteur Toulouse ? Le naturalisme se réfère, comme on sait, à une conception de la critique littéraire développée par Sainte-Beuve puis par Taine. Derrière l'œuvre il faut trouver l'homme, affirme en substance l'un, tandis que l'autre soutient, comme on l'a vu, que l'on peut scientifiquement rendre compte d'une œuvre par la race, le milieu et le moment. Émile Zola, logiquement, ne pouvait que se prêter à des entreprises de mise à nu de l'homme qu'il était. Avant Toulouse, d'autres s'étaient essayés à ce type de tentative, avec ou sans l'aval de l'écrivain.
- 18 En 1882, le disciple et ami de Zola, Paul Alexis, s'appuie sur l'autorité de Sainte-Beuve et de Taine pour broser un « portrait complet et vivant de l'écrivain ». Après avoir évoqué son développement, il propose de l'homme une vue contrastée et complexe. Dans un souci de ne rien cacher, il aborde le rapport de Zola à l'argent et à la sexualité. Sur ce dernier chapitre il reconnaît que Zola est un « chaste » peu troublé par les femmes¹⁸. Le portrait d'Alexis se veut sans complaisance, mais de cette vision « naturaliste » l'écrivain sort plus humain.
- 19 A la neutralité empathique d'Alexis s'oppose la démystification agressive de cinq jeunes naturalistes qui publient, le 18 août 1887 dans *le Figaro*, un texte retentissant, aussitôt baptisé « Manifeste des cinq ». L'auteur de *La terre* n'est plus, selon les cinq, un vrai naturaliste, et ses romans ne sont désormais plus que des symptômes de ses troubles organiques, psychiques et sexuels. Dans un ouvrage qui eut un retentissement européen, *Dégénérescence*, Max Nordau leur emboîte le pas. Se référant à Lombroso, dont il se déclare le disciple, il fait de Zola un « dégénéré supérieur »¹⁹. Zola serait notamment un « psychopathe sexuel » fétichiste du linge et renifleur²⁰. À l'homme derrière l'œuvre de Sainte-Beuve s'est ainsi substituée l'œuvre symptôme de l'homme. Avec Nordau la critique littéraire positiviste cède le pas à une psychopathologie qui se veut démystificatrice.
- 20 Confronté à ces attaques qui l'affectent profondément, Zola se doit de riposter en rectifiant les caricatures tout en restant fidèle à son idéal naturaliste. Il lui faut trouver

un biographe, qui, comme Paul Alexis, l'observe directement et objectivement, mais aussi sans acrimonie.

Crises et renouvellements. « Tout dire pour tout connaître, pour tout guérir »

- 21 Zola aime et exalte la jeunesse et il reçoit en général avec bienveillance les débutants qui frappent à sa porte. Il ne peut que bien accueillir deux jeunes gens l'un et l'autre animés d'un robuste scientisme que les mises en cause contemporaines de la science ne semblent pas avoir entamé. Ils peuvent être rassurants. Saint-Paul et Toulouse d'autre part l'ont rencontré à un moment sensible. Selon ses biographes, l'écrivain passe par une crise de milieu de vie qui réactive ses angoisses de mort, qui est marquée par des conflits amoureux et conjugaux, et par le deuil de son grand œuvre romanesque, *Les Rougon-Macquart*, qu'il achève en 1893 par la publication du *docteur Pascal*. Aux alentours de la cinquantaine, il est en demande et en recherche tous azimuts.²¹
- 22 Zola écrit *Le docteur Pascal* au moment même où il dicte son autoobservation à Saint-Paul²². Le roman met en scène un médecin d'âge mûr, Pascal Rougon, présenté comme le « maître » de deux jeunes disciples, sa nièce Clotilde (qui deviendra sa maîtresse), et le docteur Ramond. Pascal dévoile à sa nièce le fruit d'un long travail scientifique, l'Arbre généalogique des Rougon-Macquart : « Tout dire pour tout connaître, pour tout guérir, n'était-ce pas le cri qu'il avait poussé dans la belle nuit d'été ? »²³. Puis, sous l'influence du renouveau de jeunesse que lui donne l'amour, il infléchit cet idéal pour donner la priorité à la thérapeutique sur la connaissance, et il soigne finalement ses patients en utilisant de simples piqûres d'eau stérilisée, par ce que nous appellerions actuellement des médicaments *placebo*. Zola se montre ainsi sensible à l'actualité scientifique de cette fin de siècle qui voit triompher la suggestion et la psychothérapie, popularisées alors par Hippolyte Bemheim, même si ses interviews le montrent méfiant par rapport à l'hypnose et s'il préfère se référer à un certain docteur Chéron plutôt qu'à Bemheim²⁴. Désormais, aux yeux de Pascal, la pitié pour l'Humanité souffrante et le culte de la Vie semblent l'emporter sur la recherche de la vérité. Néanmoins le médecin continue de vouloir tout dire pour tout connaître, si ce n'est pour tout guérir. C'est ainsi qu'avant sa mort, il questionne Ramond afin de confirmer ou d'infirmier sans complaisance son auto-diagnostic : « Et tous deux en arrivèrent à discuter le cas aussi tranquillement que s'ils s'étaient trouvés au chevet d'un malade [...]. Pascal, comme s'il ne se fut pas agi de lui, avait repris son sang-froid, son oubli de lui-même »²⁵. Après lui, Clotilde continuera sa lignée en mettant au monde leur enfant, et Ramond sera son héritier scientifique.
- 23 Père sur le tard de deux enfants naturels et maître sollicité par deux jeunes médecins, Zola peut se rêver comme une sorte de « docteur Pascal » : c'est par exemple sous le nom de « Monsieur Pascal » qu'il s'inscrira dans un hôtel à Londres où il s'enfuira à l'issue de son procès au moment de l'Affaire Dreyfus. Tout se passe donc comme si, au moment où il mettait un terme au cycle des Rougon-Macquart, la rencontre de Saint-Paul avait suscité ou comblé le scénario romanesque de la relation d'un vieux maître et d'un jeune médecin.
- 24 En cette fin de siècle, Zola se montre réceptif aux nouvelles données scientifiques et littéraires. Sans l'abandonner, il infléchit son idéal par rapport à celui de ses débuts. Il évoque une science plus ouverte à la pitié et à la relation humaine aussi bien à la fin du *Docteur Pascal* que dans *Lourdes*. Il développe une vision de ses personnages moins

réductrice et plus compassionnelle : le docteur Pascal comme la « voyante » Bernadette Soubirous apparaissent ainsi comme un neurasthénique et une hystérique de génie. Zola expérimente aussi des modes d'expression plus authentiques ou plus audacieux. Plus encore que *Lourdes*, *Rome*, le texte que Zola écrit au moment de l'enquête de Toulouse, se présente comme un « type de roman qui au-delà de l'étude des tempéraments et des milieux prend en charge une histoire culturelle, une anthropologie sociale des grands courants du comportement public et des forces qui les encadrent et les contrôlent » et qui « fait évoluer le roman vers une zone intermédiaire entre la fiction et la non-fiction »²⁶.

- 25 La confession constitue probablement un autre type de zone intermédiaire. Dans la lettre préface adressée le 25 juin 1895 à Saint-Paul, Zola qualifie le « roman d'un inverti-né » de « confession totale, naïve, spontanée, que bien peu d'hommes ont osé faire » et il en loue le caractère de « sincérité absolue »²⁷. Quelques mois plus tard, si ce n'est au même moment, il s'engage lui-même dans l'enquête de Toulouse. Sa profession de foi du 15 octobre 1896 affirme un même idéal de « confession totale » et elle revendique aussi que le lecteur traite la guenille de l'écrivain avec compassion, comme celui-ci traite désormais certains de ses personnages. S'exposer totalement à un savant puis à des lecteurs c'est peut-être ainsi, pour Zola, l'espoir d'un renouvellement intime et public, personnel et littéraire...

« Mon cher Maître » — « Mon cher docteur »

- 26 La correspondance de Zola et de Toulouse jette une lumière particulièrement intéressante sur le déroulement et la rédaction de l'enquête et sur la nouvelle relation, destinée à se prolonger comme celle avec Saint-Paul, qui s'engage entre un jeune médecin écrivant avec déférence « mon cher Maître » à un écrivain qui lui donne du « mon cher docteur »²⁸. Sous le couvert de ces adresses polies et traditionnelles, que se joua-t-il ?
- 27 Lorsque Toulouse écrit la première lettre conservée, le 23 octobre 1895, l'enquête semble déjà entamée. Il propose à Zola de s'instruire en lisant son livre sur les causes de la folie et il lui envoie un questionnaire sur ses « antécédents héréditaires » et « personnels » assorti de recommandations : « D'ailleurs rien ne vaut l'interrogatoire direct du médecin, qui est souvent — toujours même — beaucoup plus suggestif que tous les questionnaires. Il est bon cependant que vous réfléchissiez sur l'histoire de vos parents avant que nous entreprenions de l'écrire et encore ne cherchez pas à l'établir d'emblée complètement, elle se dessinera peu à peu. Pour le reste, cela se fera en causant »²⁹. Même s'il fait appel à des questionnaires, Toulouse se montre méfiant par rapport à la méthode. Les questions mises par écrit sont surtout un moyen d'inciter le sujet à faire un retour sur son histoire : ses antécédents maternels et paternels, ses descendants (Toulouse fait précéder cette rubrique, qui pourrait toucher son destinataire au vif de sa double vie, d'un naïf ou prudent point d'interrogation mis entre parenthèses), son enfance et son adolescence. Il ne s'agit pas de demander à Zola d'écrire ou de dicter, comme l'avait fait Saint-Paul, mais de le traiter comme un patient soumis à un interrogatoire. Toutefois on n'interroge pas vraiment un maître comme un patient d'hôpital, on « cause » et on écrit aussi avec lui. Dès cette lettre en effet Toulouse engage une première personne du pluriel.
- 28 « Mon cher docteur », cette appellation banale est peut-être pour Zola porteuse d'une demande, si l'on se réfère à sa première lettre conservée, en date du 19 mai 1896. Après avoir décrit ses troubles névropathiques, il y exprime l'espoir de pouvoir questionner à son tour son questionneur : « En somme, tout cela est fort obscur et c'est vous que je

compte bien questionner l'hiver prochain, pour que vous me renseigniez un peu et que vous me disiez si je ne pourrais pas combattre un état qui finit par m'être insupportable ». Le 21 mai, Toulouse ne répond pas directement à cet espoir : « Je suis obligé de vous voir pour vous demander quelques autres renseignements, car je veux que votre observation, qui sera la première, fasse une excellente impression sur mes confrères du monde scientifique ». Il annonce qu'il arrivera à Médan avant son collaborateur Jacques Passy et il ajoute « De la sorte nous pourrions toujours causer un peu avant l'arrivée de M. Jacques Passy »³⁰. Propose-t-il ainsi discrètement à Zola de jouer tout de même, si besoin est, le temps d'une brève causerie, les thérapeutes ? On ne sait s'il répondit ensuite l'hiver venu, lorsque la relation d'observation et d'expérimentation prit fin, à la demande thérapeutique de Zola... En tous les cas, ce bref échange de lettres laisse entendre que celui-ci a pu quêter auprès de Toulouse, à la manière du docteur Pascal auprès de Ramond, un oubli de soi-même par l'objectivation de son propre cas. Ou encore qu'il a pu attendre de la relation avec son « cher docteur » une sorte de *catharsis* sous le signe d'un « tout dire pour tout guérir ».

- 29 C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles Zola s'est plié patiemment aux multiples et pressantes requêtes de son correspondant. Jusqu'en septembre 1896, Toulouse assaille en effet le maître d'une rafale de demandes de rendez-vous, de précisions et d'examen complémentaires, en s'excusant à chaque fois d'abuser de son précieux temps. Lui-même semble n'avoir ménagé ni son temps ni son énergie, et avoir eu à cœur d'accumuler les mesures et les observations pointilleuses et scientifiquement irréprochables.
- 30 Au début de l'été 1896, l'enquête est en passe de devenir une « œuvre » pour reprendre un terme employé par Toulouse : la rédaction de l'introduction générale et de l'examen physique est achevée. Dans une longue lettre du 2 juillet, Toulouse annonce qu'il rédigera « l'examen psychologique, qui est le côté le plus intéressant et aussi le plus difficile de mon œuvre », et il envoie les manuscrits déjà rédigés : « Car je tiens absolument à ce que vous preniez connaissance de mon livre tout entier avant son impression. Vous le lirez quand vous aurez le temps et vous rectifierez les erreurs qui s'y seront peut-être glissées et vous ajouterez aussi — à l'occasion — des détails complémentaires que je pourrai utiliser ». Il s'accorde ensuite une manière de *satisfecit* : « Je crois avoir réussi à ne jamais m'éloigner de la vérité sans me départir du tact nécessaire. C'était la grande difficulté de mon œuvre ». Il poursuit enfin sur une nouvelle requête : « J'espère que lorsque vous aurez lu tout mon livre une fois achevé, tout à fait avant le bon à tirer, vous m'autoriserez par un mot à le publier. Comme je l'explique dans mon introduction, je n'agis pas dans cette enquête en médecin du sujet dont j'expose l'observation ». Ainsi cherche-t-il à se prémunir contre d'éventuelles critiques de ses confrères « très chatouilleux sur leur honorabilité »³¹. Sa revendication de ne pas agir en médecin éclairé peut-être rétrospectivement son absence de réponse directe à la lettre du 19 mai, qui le remettait, de fait, dans une position de « docteur ». Zola donne très vite son aval après lecture, le 8 juillet. Il reprend presque mot pour mot les termes de la lettre de Toulouse, en qualifiant son travail de « parfait, fait avec un grand souci de vérité, tout en gardant la juste mesure et beaucoup de tact »³².
- 31 L'automne venu, l'écrivain-sujet ne se contente pas d'un « mot », mais il veut bien « offrir » à Toulouse une lettre préface, et celui-ci l'en remercie. Il donne aussi conseils et appuis pour la publication et le lancement du livre et Toulouse parle encore plus souvent à la première personne du pluriel. Il peut espérer sans doute, en dépit de cette modestie affichée, que quelque notoriété se reporte du sujet à l'observateur. En tous les cas, sa

correspondance révèle que, tout en revendiquant de « faire une excellente impression sur ses confrères du monde scientifique », un jeune médecin ambitieux a été avide de faire connaître son travail dans le grand public. Probablement est-ce l'enquête qui l'a lancé et qui lui a mis le pied à l'étrier pour une future carrière de vulgarisateur et de journaliste.

- 32 Au travers de cette correspondance, on s'aperçoit en tous les cas qu'une relation complexe et forte s'est nouée en 1895-1896. Zola est devenu pour Toulouse peut-être discrètement et sporadiquement un patient, certainement un maître admiré, un interlocuteur coopérant et patient, un premier lecteur et un premier critique, un collaborateur, un *mentor* et un protecteur dans le monde de l'édition et de la critique, un vecteur promotionnel. Le sujet d'observation et d'expérimentation s'est doublé d'un bienfaiteur en tous genres.

« L'observation de M. Émile Zola »

- 33 Venons-en à l'enquête publiée. Celle-ci est construite ostensiblement, comme on l'a vu, sur le modèle d'un dossier médical : Toulouse prend soin de marteler qu'il s'adresse à des médecins. Néanmoins, quoiqu'il ne le dise pas, son plan démarque aussi celui d'Alexis auquel l'enquête donne le statut de source « indirecte » principale.
- 34 « L'observation de M. Emile Zola » a mobilisé de multiples collaborateurs, spécialistes reconnus et parfois célèbres (Manouvrier pour l'anthropologie, Galton et Bertillon pour l'anthropométrie, Philippe, chef des travaux du laboratoire de psychologie de la Sorbonne, pour la psychologie expérimentale, Crépieux-Jamin pour la graphologie). A l'ère de l'artisanat succède celle de l'industrie scientifique. Toulouse multiplie les données et les mesures physiques et psychologiques de toutes natures. Le lecteur n'ignore rien de la denture et de la myopie de Zola, comme de l'analyse de ses urines, de son besoin fréquent d'uriner, de son transit intestinal, de son périmètre crânien, de ses empreintes digitales, des pilosités de son thorax, de sa calvitie, de ses temps de réaction, de ses défaillances de mémoire, du développement de sa sexualité, de ses idées morbides de doute et d'arithmomanie. Pour le lecteur actuel il y a quelque étonnement, voire quelque malaise, à découvrir une telle mise à plat aux allures de fatras.
- 35 Dans l'examen physique, une place importante est accordée à l'anthropologie. Aidé de Manouvrier, Toulouse mesure les diamètres crâniens et il étudie attentivement la motricité des mains et des bras qui pourrait être en rapport, selon une hypothèse de Féré, avec l'organisation cérébrale³³. Mais évidemment, l'épaisseur du crâne ne pouvant être appréciées, les données qu'il expose ne peuvent être qu'inexploitables. Le volume de l'encéphale du sujet n'est pas directement accessible. On voit donc que Zola, dans sa lettre-préface formule les rêves scientifiques impossibles de son observateur. Toulouse doit au fond se contenter d'invoquer le cerveau et le cérébral de manière plus incantatoire qu'opératoire. Ainsi accole-t-il souvent au vocabulaire psychologique habituel l'épithète de « cérébral », comme pour rappeler sporadiquement, au cours de son étude, l'horizon d'un espoir matérialiste et organiciste.
- 36 C'est « l'examen psychologique » qui occupe, comme on l'a vu, la majeure partie du travail. Zola a été soumis à d'innombrables tests portant sur les « fonctions physiologiques du cerveau »³⁴ allant du plus élémentaire au plus complexe : mesure des sensations, tests de mémoire, d'association des idées et d'idéation *etc.* Toulouse veut manifestement damer le pion à Binet sur le chapitre de la toute nouvelle méthode des

mental tests. Il reprend des épreuves proposées par Binet et Henri et il en invente d'autres : ainsi, bien avant Rorschach, présente-t-il à Zola des « pâtes d'encre » pour tester sa « faculté d'imagination »³⁵. Comme Binet à la même époque, Toulouse adopte parfois la tactique de la tromperie expérimentale et il tend des pièges. Il propose par exemple à Zola d'identifier des textes qu'il a lui-même écrit ou des textes d'auteurs célèbres. Zola n'en ayant reconnu presque aucun, Toulouse en tire des conclusions sur sa mémoire et sur son jugement littéraire³⁶.

- 37 À côté de l'expérimentation, il pratique l'observation médico-psychologique basée sur l'interrogatoire, ou la « causerie » pour reprendre la correspondance. Contrairement à Lombroso ou à Nordau, Toulouse s'interdit ostensiblement de s'appuyer sur l'œuvre pour comprendre l'homme. Il ne s'agit pas de décrypter un sens ou des symptômes cachés dans les romans zoliens. Il s'agit de faire œuvre de pure observation ou de pure expérimentation à l'exclusion de toute interprétation.
- 38 Dans sa conclusion, le médecin propose un diagnostic très prudent qui contredit la thèse de Lombroso. En dépit d'une hérédité « neuro-arthritique » et d'une névropathie avérée et confirmée par des tics et des symptômes nerveux ainsi par des obsessions reposant sur des idées morbides de doute et d'arithmomane, Zola n'est ni épileptique ni hystérique, ni aliéné : « Faut-il le dire atteint de dégénérescence mentale ? Je crois que cette étiquette ne lui convient pas tout à fait, à moins de ranger M. Zola dans la catégorie des dégénérés supérieurs (Magnan) chez lesquels, à côté de brillantes facultés, il existe des lacunes psychiques plus ou moins grandes. Mais encore où sont ces lacunes ? Sa constitution physique et psychique est en somme pleine de force et d'harmonie »³⁷. Dans cette conclusion pour le moins balancée, Toulouse répond probablement à Nordau sans le nommer. En tous les cas, le lecteur ne peut savoir si le jeune psychiatre assume ou non le diagnostic de « dégénéré supérieur ». À l'encontre des thèses de Lombroso, la névropathie de Zola serait plutôt en définitive un effet qu'une cause de la supériorité intellectuelle. Toulouse rejoint ainsi en partie les analyses de ses contemporains qui érigent la neurasthénie en maladie du surmenage intellectuel.
- 39 En dépit du scandale qu'il déclencha, le diagnostic prudent de cette conclusion pourrait sonner aussi comme une marque d'admiration à un maître. Le Zola de Toulouse n'est pas très différent, si l'on fait quelque peu abstraction de son style médical, de celui de Paul Alexis : le jeune médecin accorde à son sujet son lot de sympathie et de complexité. La correspondance et le témoignage ultérieur de Zola corroborent cette lecture.

Association des idées et sexualité

- 40 Bien entendu, l'enquête ne pouvait passer sous silence le thème, sujet à controverses publiques, de la sexualité de Zola. Toulouse se devait tout à la fois d'en parler et de le faire selon le style sobre et dépassionné du savant. Il traite de ce thème de façon directe et concise à plusieurs reprises et de façon indirecte à l'occasion de tests d'associations d'idées et d'imagination.
- 41 La sexualité est abordée explicitement, au fil de l'enquête, au chapitre de l'évolution physique et psychique. Le thème revient ensuite dans le portrait psychologique sous l'intitulé de « sensation interne » simple et sous celui d'élément complexe « d'émotivité »³⁸. Il en ressort un portrait contrasté. Si l'on se place du point de vue de l'organique et des sensations internes, « l'appétit sexuel » n'est pas « très expansif ». Si l'on se place du

point de vue de l'émotivité, « les sensations génitales ont toujours eu un grand retentissement dans sa vie psychique »³⁹. Toulouse évoque l'idéal amoureux et féminin de son sujet à deux reprises⁴⁰. Le lecteur actuel ne sera pas étonné d'y trouver des traits de sa maîtresse, Jeanne Rozerot et une annonce de *Fécondité*, roman publié en 1899. Le lecteur de l'époque pouvait y retrouver le « chaste » décrit par Paul Alexis. Contrairement aux cinq ou à Nordau, Toulouse conclut : « L'instinct de la reproduction est chez M. Zola un peu anormal dans son activité, mais nullement dans son objet ». En d'autres termes s'il « a toujours été très olfactif dans ses sympathies sexuelles », ce n'est pas un pervers, et « le fétichisme en amour lui est inconnu »⁴¹. Ces conclusions et ce diagnostic semblent découler de confidences.

- 42 Néanmoins, probablement pour mettre à l'épreuve discrètement la véracité de son sujet, dans des expérimentations censées impliquer des réponses immédiates ou involontaires, Toulouse a glissé quelques pièges. Il s'attarde longuement sur un test dans lequel il propose à son sujet d'associer des idées à partir de mots inducteurs⁴². Ce test est présenté comme « ayant donné des faits nombreux à apprécier » à propos de « l'imagination involontaire ». Toulouse propose à la suite quelques mots inducteurs suggestifs. Zola répond du tac au tac « adoration, culte féminin » à « femme », « la femme » à « coït » et « coït » à « canapé »⁴³.
- 43 Officiellement, dans ces épreuves, Toulouse reprend des distinctions classiques de la médecine et de la psychologie de l'époque en s'interrogeant sur la nature des images mentales (visuelles, auditives ou motrices) ainsi que sur leur association (par contiguïté ou par ressemblance). S'il ne fait pas de commentaire sur les réponses sexuelles, il se risque à quelques interprétations sur le sens de certaines associations et sur leur rapport à l'œuvre de son illustre sujet. On pourrait y voir s'ébaucher un infléchissement discret de l'associationnisme. Après s'être interrogé sur la nature et sur le mécanisme des associations d'idées, on commence à s'interroger sur leur sens⁴⁴.
- 44 Toulouse propose d'autre part à Zola, dans un test « d'imagination verbale immédiate » empruntée à Binet, de construire une phrase avec les « substantifs FEMME, SOIE, LINGE ». Zola écrit aussitôt : « Je ne demande pas à la femme d'être vêtue de soie, mais j'aime qu'elle ait du beau linge propre, délicat et frais »⁴⁵. Ainsi est-il confirmé expérimentalement qu'il a bien une sexualité saine. Cette petite épreuve a probablement été conçue comme un piège. Mais — tact oblige — Toulouse se garde de relier explicitement ce résultat à son diagnostic final d'appétit normal non suspect de fétichisme.
- 45 La sexualité a donc dans le portrait de Zola une place discrète mais insistante. Sans doute pourrait-on lire rétrospectivement en creux dans l'enquête de Toulouse l'annonce d'une nouvelle psychologie attentive à l'importance de la sexualité. Si le cerveau joue, comme on l'a vu, le rôle de référence incantatoire dans l'ouvrage, ce pourraient bien être les associations d'idées et la sexualité de Zola qui ont passionné le jeune docteur Toulouse... Cependant il serait abusif de voir en lui un précurseur de la psychanalyse. Il s'intéressera ultérieurement aux « conflits intersexuels », pour reprendre le titre de l'un de ses futurs ouvrages et il accueillera après la guerre dans son service des psychanalystes, néanmoins sa « sexologie » biologisante sera fort différente de celle de Freud. Il est probable qu'en 1895-1896 il partage avec le futur auteur de *Fécondité* l'idéal hygiéniste, nataliste et eugéniste d'une fonction de reproduction permettant de repeupler la France d'enfants nombreux et vigoureux. Dans cette perspective, les sexualités infécondes suscitent une

compassion individuelle et un souci social de prévention, comme le montre la conclusion de la lettre préface de Zola adressée à Saint-Paul⁴⁶.

Enquête scientifique, confession et autobiographie à deux

- ⁴⁶ Quelle conception de la science et de l'activité scientifique Toulouse cherche-t-il à transmettre ? Ostensiblement, « l'observation de M. Émile Zola » apparaît comme une vaste machine multipliant les données et les mesures de toutes sortes de façon souvent en apparence gratuite. Cette gratuité remplit néanmoins une fonction. C'est pour ses successeurs que Toulouse entend accumuler des observations en apparence inutiles⁴⁷. Il accrédite l'image d'une science encore jeune mais cumulative, par rapport à laquelle le savant se présente comme un observateur et un expérimentateur minutieux et modeste.
- ⁴⁷ En définitive les résultats de cette enquête ne peuvent être que décevants en comparaison du témoignage de l'œuvre elle-même, reconnaît Toulouse. Néanmoins il ne désespère pas que plus tard on puisse non plus seulement approcher la supériorité intellectuelle, mais mesurer la « véritable supériorité cérébrale » : « Mes expériences, dit-il en conclusion, ne peuvent encore se substituer à l'œuvre, qui est un témoignage plus significatif, quoiqu'il soit de par sa nature impossible à mesurer »⁴⁸. Dans cet « encore » s'exprime l'espoir qu'il puisse exister un jour un état plus avancé de la science qui supprimerait le recours à du non mesurable... Sous la modestie et le doute, pointe une ambition scientiste à laquelle Toulouse donnera plus tard un nom quand il fera de la « biocratie » son mot d'ordre.
- ⁴⁸ En quoi l'activité scientifique est-elle proche et différente de l'activité littéraire ? Zola lui-même avait largement rendue publique l'idée qu'il travaillait en grande partie comme un savant, sur dossiers, de façon méthodique et volontaire, et qu'il se conduisait comme un expérimentateur par rapport à ses personnages. Même si Toulouse se garde de faire un parallèle explicite, la comparaison affleure, me semble-t-il, au fil du texte, en particulier quand est abordée l'observation du travail de Zola.
- ⁴⁹ L'image du savant selon Toulouse n'est évidemment pas sans résonner avec celle de l'écrivain naturaliste à sa table de travail. Si Zola et Toulouse se montraient en ouverture de l'ouvrage sous le jour d'hommes épris de vérité, l'enquête proprement dite suggère que l'on pourrait continuer ce jeu de miroir. Le lecteur peut être frappé par des homologues. La plus manifeste porte, comme on l'a vu, sur le recours méthodique à l'observation et à l'expérimentation. Mais on pourrait en identifier d'autres. A l'arithmomane et à l'accumulation de description zoliennes répondrait la passion des mesures et des faits qui anime Toulouse. L'esthétique réaliste du détail gratuit qui produit un « effet de réel », pour reprendre Roland Barthes, aurait son pendant dans le culte scientifique du fait inutile mis en réserve pour des jours meilleurs.
- ⁵⁰ Toutefois, dans son écriture, contrairement à Zola, Toulouse s'astreint à la sécheresse. Il en rajoute même à cet égard par rapport aux psychologues contemporains. Il se distingue par exemple d'Alfred Binet et de Pierre Janet par un refus systématique du style direct. Les dires de Zola sont rapportés dans un mode indirect qui exclut presque totalement l'usage des guillemets. En s'interdisant de faire parler Zola, Toulouse entend probablement aussi se démarquer des interviews journalistiques écrites généralement à la première personne. Il exclut de son travail la séduction d'une parole vivante. Le lecteur ne doit plus entendre un homme célèbre conversant sur lui-même avec un jeune médecin,

mais le catalogue austère de propos rapportés *a minima* sans tour personnel ou interpersonnel.

- 51 À l'évidence, le style du savant s'oppose à celui de l'homme de lettres. Tout se passe comme si la profession de foi flamboyante de Zola avait été écrite pour se démarquer du ton volontairement impersonnel de l'œuvre qui suit. Pour faire science, il faut être passablement ennuyeux et ne pas vouloir bien écrire. Ainsi l'ouvrage obéirait à un partage des thèmes et des modes d'écriture : l'écrivain se réserverait l'imaginaire scientifique et le style artiste, tandis que le savant s'en tiendrait aux faits et au « degré zéro de l'écriture », pour reprendre de nouveau Barthes. Entre le médecin et l'écrivain, l'ouvrage de 1896 suggère qu'il y a de multiples affinités en même temps qu'il met en scène un partage des genres et des styles.
- 52 Il semble exister une contradiction entre la troisième personne impersonnelle de l'enquête publiée et le « nous » parfois employé par Toulouse dans ses lettres. On peut se demander néanmoins si le livre de 1896 n'est pas, à sa manière, une autre forme d'écriture à quatre mains. Plus précisément, par son style excessivement neutre qui s'oppose au style excessivement engagé de la profession de foi, Toulouse conforterait un projet plus proprement littéraire de Zola : faire mieux et plus que Rousseau, entreprendre une autobiographie à deux, objectivée par la neutralité de la science et la publier non pas à titre posthume mais de son vivant. En contresignant personnellement le texte impersonnel de Toulouse, Zola lui donnerait statut d'écriture de soi par savant interposé. De ce point de vue, sa profession de foi pourrait apparaître comme un défi à la fameuse déclaration liminaire au livre I des *Confessions* : « Voici le seul portrait d'homme peint exactement d'après nature et dans toute sa vérité, qui existe et qui probablement existera jamais⁴⁹. Zola aurait cherché à expérimenter ainsi avec Toulouse un type d'écriture inédit, si tant est qu'il ait voulu être « un écrivain *total* » qui « capte, dans l'espace multiple de sa signature, toutes les places discursives, toutes les poses rhétoriques et tous les lieux d'action idéologiques »⁵⁰.
- 53 Il est significatif que l'ami de Zola, Henry Céard, ait affirmé que *Les Confessions* étaient « le type autobiographique des études de M. Toulouse »⁵¹ et que celles-ci posaient les mêmes problèmes de sincérité impossible que le texte de Rousseau. Il est probable que la publication d'une « belle lettre » par *Le Figaro*, puis celle d'un article et d'un livre contresignés, ont engagé bien d'autres lecteurs à faire une lecture autobiographique de l'enquête et à y voir un nouveau chapitre des œuvres d'un maître qui ne se lassait pas de vouloir innover et provoquer.
- 54 Le choix de bonnes feuilles — fait par le directeur de la partie scientifique de la *Revue de Paris* Louis Ganderax et accepté par Toulouse — incitait à ce type de lecture. Sous couvert de choix littéraire non technique, Ganderax a retenu de « L'observation de M. Emile Zola » tout ce qui singularise et met à nu de façon intime ou indiscrete, voire quelque peu ridicule⁵². Par ses raccourcis et ses découpages, l'article du 1^{er} novembre s'apparente à des confessions, si ce n'est aux *Confessions*, plus encore que l'ouvrage dont il prépare la parution. Et c'est, comme on pouvait s'y attendre, par cet article que le scandale arriva aussitôt dans la presse, tandis qu'un peu plus tard le livre provoqua les critiques savantes.

Scandales et critiques

- 55 Dans le très sérieux *Temps* du 6 novembre « Sganarelle » raille le diagnostic du docteur « Toudouze » (*sic*). Dans un article très attendu par Toulouse⁵³ et publié à la une du *Figaro* du 6 novembre, Maurice de Fleury prend les devants des critiques. Après avoir reconnu sa gêne par rapport au dépeçage opéré, il déclare : « [...] J'avoue et j'ai plaisir à dire que j'emporte de ma lecture une certaine admiration pour le tranquille observateur, pour le médecin sans émoi, sans pudeur, sans peur de déplaire, qui a fait cette tentative, et une haute estime, et un sentiment de respect pour le grand écrivain qui s'est prêté simplement, sans mensonge, sans réticences, sans faiblesse, à cette implacable dissection de sa personnalité tout entière ». Si son confrère n'a droit qu'à « une certaine admiration », c'est « le premier homme pour qui l'on a fait pareille dissection » qui remporte tous les éloges. On a l'impression que de Fleury loue d'autant plus le courage de son ami Zola qu'il demeure, au fond, réservé par rapport à la démarche de Toulouse qu'il décrit ainsi : « [...] Il a été de l'avant, moins naïvement qu'on ne le pourrait croire, avec un imperturbable toupet — me pardonnera-t-il ce mot ? »⁵⁴. Un autre article fait la une du *Gaulois* du 8 novembre, qui souligne carrément le caractère dérisoire de la « dissection » opérée. A travers cette brève revue de presse, on voit que le travail de Toulouse suscite la curiosité, la plaisanterie, le scepticisme ou l'approbation gênée, plus qu'il n'emporte vraiment l'adhésion.
- 56 Zola ne tarda pas à reprendre rapidement le combat. À la une du *Journal* du 24 novembre, il s'attaque à la précipitation et à la légèreté de la presse, et il exprime son rire devant l'étroitesse des réactions suscitée par « l'étude la plus sévère et la plus consciencieuse du monde de mon individualité physique et morale ». Il décrit ainsi ses relations avec Toulouse : « Dans les premiers temps surtout il se défiait de ma véracité, il me tendait des pièges ; c'était bien inutile, car je savais ce que je faisais en me prêtant à son examen, je voulais fermement le faire et j'étais décidé à la plus totale confession [...]. Je l'admirais beaucoup, il me devenait cher, le docteur Edouard Toulouse. Il a des titres, il est médecin de l'asile Sainte-Anne [...]. Mais si je m'attachais à lui, c'était surtout en le voyant si ardent, si prudent, à la recherche de la vérité ». Ainsi se dessine l'histoire édifiante de la séduction d'un vieux maître par un « simple savant, n'empiétant sur aucun autre domaine, ne s'inquiétant jamais des conséquences possibles, allant à la certitude, au fait constaté et prouvé, avec une ingénuité de sauvage dans une forêt vierge »⁵⁵. Contrairement à de Fleury, Zola proclame haut et fort l'ingénuité de Toulouse. Est-ce parce que le « sauvage » pourrait bien être un double en plus jeune de lui-même ?
- 57 S'il s'attaque principalement à la presse, Zola en découd aussi avec Lombroso et surtout avec Nordau, « un chiffonnier de lettres », dont il raille la « manie de n'avoir à faire qu'à des fous et à des dégénérés ». Il souligne que le diagnostic de dégénéré supérieur, cette « tarte à la crème » a été « employé en passant comme étiquette provisoire »⁵⁶.
- 58 Après ces règlements de compte, à la fin de l'article, Zola aborde la « critique moderne » représentée par Sainte-Beuve et par Taine. Tant qu'à faire d'être, comme Rousseau, soumis à des discours médicaux posthumes, il écrit : « [...] quant à moi, j'ai préféré assister à ma dissection, que de livrer mon ombre à l'inconnu du scalpel ». Loin de tuer l'idéal, Toulouse « mâche la besogne à la critique littéraire »⁵⁷. Zola reprend donc à son compte l'image de la dissection employée dans la presse, qui hante l'imaginaire de l'époque.

- 59 Quant à Toulouse, il adresse aussitôt ce même jour à Zola un télégramme de remerciement et d'admiration, mais aussi de soulagement, car il fait cet aveu rétrospectif : « Je vous avouerai maintenant, "avec mon ingénuité de sauvage", que je n'étais pas sans quelque appréhension au sujet de votre article. Qu'alliez-vous dire ? »⁵⁸. Avec une « ingénuité » vraie ou fausse, Toulouse ne veut voir en Zola qu'un interprète et un défenseur inspiré de sa propre œuvre.
- 60 Or n'y-a-t-il que cela dans le combat de l'écrivain ? Si la métaphore anatomique est assurément banale, c'est en revanche un singulier scénario que celui d'un homme assistant à sa propre dissection. Il rappelle celui du docteur Pascal discutant de lui-même comme s'il était l'un de ses patients, sauf qu'il s'agit là en l'occurrence d'un vivant qui s'observerait en train d'être « vivisectionné » ou déjà mort. Spectateur et individu à dépecer, Zola se rêve comme étant simultanément celui qui surveille le prosecteur et le sujet, au sens anatomique et médical de ce mot. Ce scénario complexe évoque tout à la fois une maîtrise en retrait et une objectivation implacable. Sans doute dramatise-t-il la manière ambiguë dont Zola s'est soumis, corps et cerveau, à l'enquête pour mieux en être le Grand Auteur, derrière la vitre.
- 61 On pourrait voir là, avec Brown⁵⁹, le contrecoup de la disparition récente ou imminente de ses amis-ennemis littéraires Edmond de Concourt et Alphonse Daudet. Face à cette hécatombe, il est temps de se préoccuper de la postérité et de prendre les devants. Dans cette perspective, Zola entendrait promouvoir une œuvre qui pourrait être tout à la fois une observation scientifique et « la plus totale confession », et dans laquelle, à l'inverse de Rousseau, il réussirait à occuper simultanément la place du sujet et celle de l'autobiographe.
- 62 Comme on pouvait s'y attendre, les savants que Toulouse avait critiqués réagirent. En 1897 Binet, dans un long compte rendu, donne à son jeune rival des leçons de méthodologie et de psychologie expérimentale, s'étonnant perfidement au passage que Toulouse n'ait pas cité Saint-Paul. Il remarque que les résultats des expériences, parce qu'ils ne peuvent être comparés à une moyenne, sont inutilisables. Au fond l'auteur réussirait mieux, selon lui, dans la méthode qui est familière à un psychiatre, « l'observation simple, la conversation et la confiance » que dans « l'expérimentation proprement dite ». Binet, qui entretient une certaine hostilité à l'égard des médecins, renvoie donc Toulouse à son inexpérience expérimentale... Il souligne aussi le caractère inutile des expériences portant sur des phénomènes psychologiques élémentaires : « [...] c'est l'étude des phénomènes complexes, et non celle des phénomènes simples, qui éclaire la constitution mentale des individus »⁶⁰.
- 63 Lombroso lui non plus ne peut demeurer en reste et il publie un long article où il montre que sa théorie du génie est applicable à Zola. Il conclut sur un diagnostic de « psychose hystéro-épileptique ou du moins paranoïaque qui se reflète dans toute l'œuvre de Zola »⁶¹. Il reproche à Toulouse d'avoir utilisé la méthode sophistiquée des tests sans se référer à l'œuvre. Il reprend largement les analyses de Nordau sur le fétichisme du linge féminin dans les romans zoliens. Tant qu'à faire un test, soutient-il, Toulouse aurait dû présenter à Zola « des bas ou des chemises de femmes » pour tester sa réaction, « par exemple, le bras au pléthystographe ». Lombroso n'indique pas s'il aurait fallu aussi mesurer en dessous de la ceinture et s'il aurait fallu faire renifler à Zola ces bas et ces chemises...
- 64 Si l'on fait abstraction de l'aspect caricatural de cette proposition, il s'agit, pour Lombroso, de revendiquer le droit à rechercher un sens caché.

- 65 Toulouse en effet aurait négligé « des indications importantes résultant des œuvres même de Zola, et qui nous révèlent ce côté que nul ne veut ou ne peut reconnaître en soi-même, ou, le reconnaissant, ne veut faire ressortir avec précision⁶². Contrairement à son adversaire qui s'interdit presque toujours d'interpréter, Lombroso décrypte et démystifie, et en ce sens, quelques différences qu'il y ait entre le contenu des interprétations lombrosiennes et freudiennes, il est plus proche de la psychanalyse que Toulouse.

Épilogue

- 66 Après 1896, Toulouse et Zola ne se perdront plus de vue. Les lettres du médecin expriment désormais sans retenue amitié pour l'homme et admiration pour l'œuvre. Toulouse félicite Zola pour son engagement dreyfusard et l'Affaire unit le psychiatre et son ancien sujet dans un autre combat pour la vérité. Toulouse exprime aussi son enthousiasme sans restriction pour *Messidor*, *Fécondité*, *Travail*⁶³. Le nouveau tournant didactique zolien rencontre probablement ses propres préoccupations de vulgarisateur, de pédagogue et de sympathisant socialiste.
- 67 Mais, comme le constate juste après la mort de Zola *Le Temps* du 3 octobre 1902, la polémique antidreyfusarde « a tiré un grand parti » de l'enquête de Toulouse. C'est pourquoi celui-ci publie dans ce même numéro « La psycho-physiologie d'Emile Zola », qu'il présente comme une rectification. Sous couvert de « psycho-physiologie », Zola, déjà déclaré perfectible et volontaire en 1896, se trouve quelque peu canonisé en une sorte de héros laïc.
- 68 Toulouse a aussi pris acte des critiques savantes. En 1904, il raconte avoir interrompu son projet de jeunesse pour s'attacher à perfectionner une méthodologie expérimentale sûre⁶⁴. Ce n'est qu'en 1910 qu'il se décidera à publier son investigation de 1897 sur Henri Poincaré. Le livre s'ouvre sur une brève autorisation manuscrite du mathématicien-sujet qui tient en une phrase et une formule de politesse, et il est exempt de tous les détails qui avaient assuré le succès sulfureux de l'observation de 1896.
- 69 Toulouse continuera ensuite à provoquer d'autres manières. Pionnier des services de psychiatrie ouverts, il s'affirmera comme un hygiéniste faisant de la « biocratie » son mot d'ordre. Toujours peut-être intéressé par les rapports de la folie et du génie, il deviendra en 1920 le protecteur d'Antonin Artaud, un jeune homme atteint de troubles mentaux qu'il accueillera chez lui et dont il reconnaîtra les dons littéraires. Tout en le surveillant médicalement, il le fera collaborer à *Demain*, la revue de vulgarisation qu'il a fondée. Mais Artaud refusera de se prêter à une observation médico-psychologique⁶⁵...
- 70 Revenons à la fin du XIX^e siècle pour conclure. Un grand écrivain aurait rencontré un jeune médecin. Partageant l'un et l'autre un culte de la science et de l'expérimentation, ils seraient allés jusqu'au bout d'une enquête combinant la rigueur d'un cas médico-psychologique et la transparence de la confession la plus totale. Ils auraient lancé et défendu l'œuvre issue de cette rencontre et de cette collaboration. Venue l'affaire Dreyfus, ils auraient combattu pour une vérité en marche, et le savant aurait eu à cœur de rectifier une enquête qui avait été détournée. D'autres scénarios, plus ambigus, ont interféré avec cette belle histoire que les protagonistes ont et se sont racontée, et l'ont rendue possible : on pourrait évoquer par exemple un débutant ambitieux et un grand homme soucieux de son image publique. Toutes ces histoires ont abouti à l'élaboration, à la diffusion puis à la rectification d'une œuvre complexe et retorse puisqu'elle pouvait

être lue comme une observation scientifique, comme une confession scandaleuse, et comme une autobiographie à deux. L'affirmation d'une transparence renvoyait à un scientisme et à un naturalisme indissociablement ingénus et pervers.

- 71 Cet épisode étonnant et éminemment singulier s'insère aussi dans un contexte intellectuel et culturel sur lequel il jette des éclairages particulièrement intéressants. La relation qui se noua entre Toulouse et Zola indique comment la constitution d'une psychologie « objective » a été tout à la fois rendue possible comme savoir et impossible comme savoir entièrement objectif. Le lien du psychologue et de son sujet, loin d'être une donnée simple et neutre, s'est construit à partir d'attentes diverses, de méfiances et de séductions réciproques. Pour extraordinaire qu'il soit, l'exemple de 1895-1896 nous permet ainsi d'accéder à des coulisses où s'est répété et mis en scène un savoir à visées scientifiques sur le psychisme.
- 72 Si la représentation a pu avoir lieu, c'est parce que les acteurs partageaient des présupposés et des professions de foi ainsi qu'un imaginaire. Nous sommes ainsi renvoyés à une histoire des rencontres et des partages entre littérature et science. Médecine, psychopathologie, littérature et critique ont pu établir au tournant du siècle une sorte de langue commune psycho-physiologique. Cette langue commune se déclinait la plupart du temps selon des styles contrastés : à l'écrivain la prolifération des images flamboyantes, au savant celle des énumérations sèches et des mesures. Il y avait des polémiques internes et des jeux d'alliances variés, comme on l'a vu. Mais un certain nombre de présupposés faisaient consensus. L'esprit était identifié à un cerveau et la vérité à une vision plutôt limpide. Sur la vitre séparant du réel le sujet connaissant et écrivant, il ne pouvait y avoir que des poussières à effacer ou tout au plus des distorsions à rectifier, et l'essentiel du travail consistait à accumuler directement les faits, les chiffres et les descriptions. De même que la psychologie de l'homme ordinaire devait se déployer selon ce que Michel Foucault appelait un « cercle anthropologique », c'était la psychologie de l'écrivain, voire sa psychopathologie, qui permettait en définitive de rendre compte de son œuvre. Ces présupposés permettaient aux médecins, aux psychologues, aux romanciers et aux critiques d'échanger parfois, par l'imagination, leurs rôles, de se présenter comme presque aussi compétents dans le domaine de la science que dans celui de la littérature, et de développer, selon leurs styles propres, des thèmes d'investigation et des récits analogues.
- 73 Revenons à la vision saisissante de son cerveau dans un crâne de verre, que Zola prolongea par celle de sa propre dissection. Ces deux images me semblent révélatrices de l'imaginaire scientifique qui a nourri et rendu possible une rencontre. Tout se passe comme si l'écrivain avait eu mission de dire, selon son style artiste, les hantises des uns et des autres : savants « positivistes » et gens de lettres réalistes seraient aimantés par le thème d'une « vivisection psychologique »⁶⁶ et par celui d'une autopsie — à entendre au sens étymologique et usuel de ce mot — qui pourrait enfin rendre le cerveau-esprit visible aux autres et à lui-même.
- 74 Enfin, comme on l'a vu, à la fin du siècle, la confiance dans la Science et dans les récits réalistes s'émousse. La vitre commence à s'obscurcir ou à se déformer de soupçons de toutes sortes, qui rendront notamment possible l'avènement de la psychanalyse. L'attention se déplace de la transparence à l'écran, ou encore de l'observation à l'interprétation. Et d'autres rencontres se profilent.

NOTES

1. *Revue de Paris*, année, tome 6, novembre-décembre 1896, novembre, p. 85-125 ; référence abrégée en RP.
2. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1896. Si l'on se réfère à l'exemplaire donné par Toulouse à la « Bibliothèque des internes », actuellement à la bibliothèque Henri Ey de Sainte-Anne, l'ouvrage de 1896 atteint son quatrième mille. Il fut ensuite réédité à une date que je n'ai pu identifier, en tous les cas après 1899. Je citerai d'après cette édition ultérieure non remaniée, *Enquête médico-psychologique sur la supériorité intellectuelle. Émile Zola*, Paris, Ernest Flammarion, s.d., conservée à la bibliothèque de la Sorbonne, que j'abrègerai en EMP.
3. *Enquête médico-psychologique sur la supériorité intellectuelle. Henri Poincaré*, Paris, Flammarion, 1910.
4. EMP, pp. V-VII.
5. *Idem*, p. VIII.
6. Émile ZOLA, *Correspondance I*, Montréal/Paris, Presses de l'Université de Montréal/CNRS, 1991, p. 375. J'abrègerai dorénavant en COR.
7. L'enquête de Toulouse a surtout servi ultérieurement de matériau biographique par rapport à l'écrivain : Adolfo FERNANDEZ-ZOILA a pu par exemple s'interroger de façon très intéressante sur l'univers psychologique zolien et sur les « névropathies » qui rendent possible l'œuvre et au seuil desquelles celle-ci commence : « Les névropathies de Zola », *Cahiers naturalistes*, 57, 1983, pp. 33-49.
8. Sur cette question que je ne puis ici que résumer, je me permets de renvoyer à mon ouvrage, *Hypnose, suggestion et psychologie. L'invention de sujets*, Paris, PUF, 1991.
9. Goncourt évoque une « longue conversation » avec Toulouse le jeudi 11 juin 1896 (*Journal* 111 ; 1887-1896, Paris, Laffont, 1989, p. 1295). L'enquête fut interrompue par la mort d'Edmond de Goncourt. Toulouse contactera après 1896 Pierre Loti, Stéphane Mallarmé et Henri Poincaré.
10. Sur « l'homme-orchestre » que deviendra ensuite Toulouse (franc-maçon sympathisant socialiste, vulgarisateur adepte de l'hygiénisme, de l'eugénisme et de la « biocratie », réformateur de la psychiatrie et introducteur de la psychanalyse en France), je renvoie à Annick OHAYON, *L'impossible rencontre. Psychologie et psychanalyse en France (1919-1969)*, Paris, La Découverte, 1999, et à Alain DROUARD, *L'eugénisme en question. L'exemple de l'eugénisme "français"*, Paris, Ellipses, 1999. On peut également consulter à la bibliothèque Henri Ey de Sainte-Anne un document dactylographié de Maurice GOUDEMAND, *Un tournant de l'assistance psychiatrique en France. L'œuvre médico-sociale du Dr Edouard Toulouse*, ainsi qu'un dossier d'articles de journaux de Toulouse datant pour l'essentiel d'entre les deux guerres.
11. Sur la pratique de l'interview dans les journaux et sur les interviews de Zola, je renvoie à Dorothy E. SPEIRS et Dolores A. SIGNORI, *Entretiens avec Zola*, Ottawa/Paris/Londres, Presses Universitaires d'Ottawa, 1990.
12. Georges SAINT-PAUL, *Essais sur le langage intérieur*, Lyon, Storck, 1892, pp. 28-31. Sous son pseudonyme de Lauphs, Saint-Paul publiera un hommage à Zola où il dira que l'auto-observation fut le « joyau » de son livre et en assura le succès : « À la mémoire d'Émile Zola », *Archives de l'anthropologie criminelle*, n° 22, 1907, pp. 825-841. L'enquête de Saint-Paul porta notamment sur d'autres écrivains comme Alphonse Daudet ou François Coppée qui signèrent leurs auto-observations. Pour une étude plus précise, je me permets de renvoyer à mon article, « Comment fonctionne mon cerveau ? Projets d'introspection scientifique au XIX^e siècle », dans Jean-François CHIANTARETTO [dir.], *Écriture de soi, écriture de l'histoire*, Paris, In Press, 1997, pp. 161-179.

13. Dr. LAUPTS, *Tares et poisons. Perversions et perversité sexuelle. Le roman d'un inverti-né. Le procès Wilde. La guérison et la prophylaxie de l'inversion*, préface par Emile ZOLA, Paris, G. Carré, 1896. Le livre incluait le document reçu par Zola sous le titre « Le roman d'un inverti-né ». Sur Laupts et sur la lettre préface de Zola, on consultera Vernon A. ROSARIO, *L'irrésistible ascension du pervers entre littérature et psychiatrie*, Paris, EPEL, 2000, pp. 107-117.
14. Alfred BINET, « François de Curel (notes psychologiques) », *L'année psychologique*, 1894-1895, I, pp. 119-173. Sur Binet et de Curel, je me permets de renvoyer à mon livre, *Les personnalités doubles et multiples. Entre science et fiction*, Paris, PUF, 1993, pp. 156-167.
15. EMP, p. X.
16. Edouard TOULOUSE, *Des causes de la folie. Prophylaxie et assistance*, Paris, Société d'éditions scientifiques, 1896.
17. Sur ce thème général, dont le livre de Toulouse participe, je renvoie à la thèse de doctorat d'histoire de Pierre de SAINT-MARTIN, *Élaboration du portrait médico-psychologique de l'écrivain en France de 1860 à 1900*, Thèse, Université Paris VII, 1986.
18. Paul ALEXIS, *Emile Zola. Notes d'un ami*, Paris, G. Charpentier, 1882, p. 202 et p. 206. Quelques années plus tard, Zola rassurera Paul Alexis en prenant une maîtresse, Jeanne Rozerot, dont il aura deux enfants.
19. Max NORDAU, *Dégénérescence II*, Paris, Alcan, 1894, p. 456.
20. *Idem*, p. 463.
21. Sur la biographie de Zola, je renvoie à Frederick BROWN, *Zola. Une vie*, Paris, Belfond, 1996.
22. Pour ce parallèle entre un scénario romanesque et l'histoire de la rencontre de Zola avec deux jeunes médecins, je reprends une hypothèse que m'avait suggérée Colette Becker.
23. Émile ZOLA, *Le docteur Pascal*, Paris, Poche, 1966 (1^{ère} édition 1893), p. 178. Sur le thème zolien d'une catharsis avant la lettre, je renvoie à Jean BORIE, « L'aliéniste, l'artiste et la dégénérescence au XIX^e siècle : Ibsen et Zola », communication au congrès d'histoire « Neurosciences et psychiatrie par-delà les frontières », septembre 1999, Lausanne.
24. CM 1902, pp. 651-652 et 673. J'utiliserai l'abréviation CM 1902 lorsque je me référerai à « La mort de Zola », numéro spécial publié après la mort de Zola par *La chronique médicale. Revue bimensuelle de médecine, historique, littéraire et anecdotique*, le 15 octobre 1902, pp. 645-676. Dans ce dossier sont rassemblés, sans références et sans datation, articles et propos médicaux ou intéressant la médecine, sur et de Zola. Je n'ai malheureusement pas pu dans tous les cas identifier la provenance de certains textes, que je cite alors sous l'abréviation CM 1902.
25. Émile ZOLA, *Le docteur Pascal...*, ouv. cité, p. 419.
26. Henri MITTERRAND, « Introduction » à Émile ZOLA, *Rome*, Paris, Stock, 1998, p. 26.
27. COR VIII, p. 230.
28. Six lettres seulement de Zola à Toulouse ont été retrouvées et publiées en totalité (19 et 25 mai ; 1^{er} juin ; 8 juillet ; 15 octobre 1896) ou partiellement (2 août 1897), dans COR VIII. Le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale conserve 26 lettres de Toulouse à Zola échelonnées sur six années (NAF, Micr. 3254, f^o 116-154). Les lettres de Toulouse ne sont pas archivées de façon strictement chronologique et pour plus de clarté j'ai rétabli cet ordre. Neuf lettres concernent l'enquête et son déroulement (23 octobre 1895 ; 17 février ; 11 avril ; 13, 21, 24, 26, 31 mai ; 2 juillet 1896). Onze autres portent sur la rédaction finale de l'enquête, sur sa publication et sur son lancement (24 septembre ; 9, 13, 15, 18, 22, 27, 30 octobre ; 3, 6, 24 novembre 1896). Les six autres lettres conservées (27 février ; 25 avril ; 27 juillet 1897 ; 21 avril 1898 ; 4 juin 1899 ; 18 avril 1901) montrent qu'une relation s'est poursuivie après l'enquête. J'abrègerai les références aux lettres manuscrites de Toulouse en indiquant seulement leur folio.
29. f^o 116-117. Toulouse adressera encore un « petit questionnaire » portant notamment sur les visions nocturnes le 31 mai (f^o 132), auquel Zola répondra le 1^{er} juin.
30. COR VIII, p. 322, f^o 124.
31. f^o 133-134.

32. COR VIII, p. 343
33. EMP, p. 129 et 153.
34. *Idem*, p. 168.
35. *Idem*, p. 253. Le psychiatre suisse Hermann Rorschach élaborait son fameux test en 1918 et le publia en 1920. Je renvoie à ce sujet à Henri ELLENBERGER, « La vie et l'œuvre de Hermann Rorschach (1884-1922) », dans *Médecines de l'âme. Essais d'histoire de la folie et des guérisons psychiques*, Paris, Fayard, 1995, pp. 27-89.
36. EMP, pp. 220-221 et 255-258.
37. *Idem*, p. 279.
38. *Idem*, pp. 116, 120, 178-179 et 260-261.
39. *Idem*, p. 179.
40. *Idem*, pp. 248-249 et p. 160.
41. *Idem*, p. 269.
42. *Idem*, pp. 236-247.
43. *Idem*, p. 242.
44. C'est le jeune Carl Gustav Jung qui, au début du xx^e siècle, dans la mouvance psychanalytique, donnera pleinement une portée herméneutique aux expériences d'association d'idées.
45. *Idem*, p. 254.
46. COR VIII, p. 231. Dans une lettre du 4 juin 1899 à Zola, Toulouse exprimera son admiration pour *Fécondité*.
47. EMP, p. 72.
48. *Idem*, p. 281.
49. Jean-Jacques ROUSSEAU, *Les Confessions I*, Paris, Gallimard, 1973, p. 31.
50. Jean KAEMPFER, *D'un naturalisme pervers. L'esthétique de Zola*, Paris, J. Corti, 1989, p. 10.
51. CM 1902, p. 672.
52. La revue ne cite pas du tout « l'Introduction générale ». Elle ne manque pas de retenir le thorax poilu ou la « cystite aiguë » de Zola (RP, pp. 88-89), les expériences dans lesquelles il ne reconnaît pas ses propres œuvres et des textes d'auteurs connus, ou encore la description de ses idées morbides (pp. 97-98 et 107-110 ; pp. 103-105). La réponse concernant le linge féminin n'est pas omise, non plus que les conclusions sur l'émotivité et la sexualité (p. 106 et p. 111). Bien entendu aussi, l'article s'attarde sur le thème attendu des idées et du travail littéraires, et il reprend la conclusion sur le « diagnostic » de « dégénéré supérieur » (pp. 114-125).
53. Toulouse avait envoyé en primeur des épreuves de son livre à Maurice de Fleury, un médecin ami de Zola et chroniqueur médical du *Figaro*. Sur les conseils de celui-ci, comme le journal n'avait publié la lettre préface de Zola qu'en troisième page le 31 octobre, il avait demandé au maître d'écrire au rédacteur en chef de Bodays pour se plaindre de cette relégation et pour demander qu'en contrepartie l'article de Maurice de Fleury soit publié « en tête » (f° 139).
54. L'année suivante, il y aura une réponse du berger à la bergère de la part de Toulouse. En effet, dans un compte rendu par ailleurs élogieux, celui-ci s'affichera comme un scientifique et un libre penseur sans concession : il critiquera le trop grand respect de Maurice de Fleury pour les « demi-scientifiques » que sont, à son avis, les critiques littéraires et il lui reprochera de soutenir qu'un Dieu est nécessaire au peuple : « Revue des livres — Introduction à la médecine de l'esprit par le Dr Maurice de Fleury », *Revue de psychiatrie*, 1897, pp. 255-256.
55. Émile ZOLA, « L'enquête du Docteur Toulouse », *Œuvres complètes*, 12, Paris, Cercle du Livre précieux, 1969, p. 709.
56. *Idem*, p. 711.
57. *Idem*, p. 713.
58. f° 146.
59. Frederick BROWN, *Zola. Une vie...*, ouv. cité, p. 746.

60. Alfred BINET, « É. Toulouse. — Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie. Introduction générale. Émile Zola. — Paris, 1896 », *L'année psychologique*, 1897, p. 627. Alors que le premier livre de Toulouse sur les causes de la folie avait donné lieu à un compte rendu dans *La revue philosophique* de Ribot, l'autre publication française de psychologie avec *L'année psychologique*, l'enquête de 1896 n'y fut pas analysée. La revue refusait-elle ainsi de s'associer au tapage de la presse ?

61. Cesare LOMBROSO, « Émile Zola d'après l'étude du Docteur Toulouse et les nouvelles théories du génie », *La semaine médicale*, n° 17, 1897, p. 5.

62. *Idem*, p. 4.

63. f° 147-154.

64. « Préface », Édouard TOULOUSE, Nicolas VASCHIDE, Henri PIERON, *Technique de psychologie expérimentale*, Paris, Doin, 1904, p. 1.

65. Madame Toulouse accorda à Pierre Chaleix un entretien à ce sujet qui fut publié dans un numéro consacré à Antonin Artaud de *Tour de feu*, 1959, pp. 63-64. Je remercie Dominique Hocquard pour les informations qu'il m'a communiquées sur les relations de Toulouse et d'Artaud.

66. Le terme de « vivisection psychologique » est lancé dans les années 1880 par les physiologistes Henri Beaunier et Charles Richet pour désigner les modes d'investigation de la nouvelle psychologie scientifique française qui promeut alors l'hypnotisme comme méthode expérimentale.

RÉSUMÉS

En 1895-1896, Émile Zola accepta de devenir le sujet du jeune psychiatre Édouard Toulouse, et il écrivit une lettre flamboyante autorisant la publication de sa propre observation qui fut imprimée dans un journal, et ensuite en tête du livre de Toulouse. Cet article étudie pourquoi Toulouse tenta de faire une enquête sur les rapports entre génie et folie et pourquoi Zola accepta de révéler des détails ridicules ou provocants de son intimité physique et psychologique. Il décrit les relations entre Zola et Toulouse. Il analyse les thèmes et le style de l'enquête publiée en 1896 et sa réception : on pouvait lire l'ouvrage comme un travail scientifique, une confession scandaleuse ou une autobiographie « objective » à deux. Il raconte finalement comment Toulouse, après l'affaire Dreyfus, tenta de rectifier son travail antérieur et de faire un portrait de Zola comme d'une sorte de héros. Cette histoire étonnante est significative eu égard à l'histoire de la psychologie et de la psychopathologie, et à celle des interrelations entre médecine et littérature.

"My brain is as if it was in a glass skull". Émile Zola subject of Édouard Toulouse. In 1895-1896, Émile Zola accepted to become subject of young psychiatrist Édouard Toulouse, and he wrote a flamboyant letter authorizing the publication of his own observation which was printed in a newspaper, and afterwards in front of Toulouse's book. This paper studies why Toulouse tried to make an inquiry on the connexions between genius and madness and why Zola accepted to reveal ridiculous or provocative details of his physical and psychological intimacy. It describes the relationships between Zola and Toulouse. It analyses the topics and the style of the inquiry published in 1896 and its reception, the book could be read as a scientific work, as a scandalous confession, or as an "objective" autobiography produced by two authors. Finally it

tells how Toulouse, after the Dreyfus Affair, tried to rectify his previous work and to portray Zola as a sort of hero. This amazing story is significant considering the history of psychology and psychopathology, and the history of the interplays between medicine and literature.

INDEX

Mots-clés : Histoire de la médecine, Zola Emile, Toulouse Edouard, Littérature

AUTEUR

JACQUELINE CARROY

Directrice d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, et membre du centre Alexandre Koyré-histoire des sciences et des techniques.